

NE NOUS MASQUONS PAS CERTAINES RÉALITÉS. L'étude des menhirs, c'est-à-dire des pierres plantées au cours de l'époque néolithique *sensu lato*, n'a pas connu, en France méridionale, l'engouement suscité, dès le XIX^e siècle par l'approche des tombes dolméniques. Monument en apparence brut, peu élaboré, le menhir n'évoque pas cet aspect de maison de pierre, de cabane obscure et mystérieuse, tout à la fois tombeau préhistorique à l'origine, puis havre d'êtres surnaturels dans l'imaginaire collectif. Autant les dolmens ont donné lieu depuis plus d'un siècle à des recherches architecturales et funéraires dont la précision n'a cessé de gagner en qualité, autant les menhirs n'ont souvent généré que des inventaires assortis de quelques mensurations. Seules les stèles anthropomorphes gravées ou sculptées — dites statues-menhirs — ont entretenu une abondante littérature : aussi les évoquerons-nous de façon plus détaillée.

Menhirs et cercles de pierres

Les pierres levées constituent donc l'aspect le plus négligé de notre mégalithisme. Certes la situation a un peu changé ces dernières années avec la reconnaissance ou l'analyse de quelques monuments circulaires à plusieurs pierres plantées (cromlechs) en Languedoc oriental ou avec la restauration en cours, sur les plateaux lozériens, de l'étonnant ensemble de menhirs des Bondons. Mais cette forme de mégalithisme mérite mieux encore.

Le déficit de recherche tient sans doute au fait que le menhir a souvent été considéré comme un monument en soi et un monument

peu loquace. Parfois interprétés comme des sortes de stèles funéraires, on s'est alors empressé de faire des fouilles au pied de quelques-uns de ces monolithes, sans grand succès le plus souvent. Certes des ossements humains auraient été mis au jour à la base du menhir de Rieux-en-Val, dans l'Aude, mais cette observation reste exceptionnelle. De plus ce genre d'intervention risque souvent d'engendrer l'affaissement ou la ruine du monument, attitude irresponsable éminemment regrettable quand on mesure l'ancienneté de ces obélisques et l'intérêt de leur témoignage.

On s'accorde en général sur la signification globalement « religieuse » de ces pierres levées en donnant à cet adjectif une connotation assez lâche. Leur dressage obéit à un comportement rituel dont la finalité a pu varier selon les cas envisagés. Sans doute faut-il imaginer que débiter une grosse pierre par l'eau ou le feu, ou se saisir d'un bloc naturel, laisser brut ce vestige ou le régulariser patiemment, le traîner sur une distance courte ou forte, peiner en équipe pour le tracter jusqu'en un point déterminé pour entreprendre son érection, tous ces gestes n'ont pas été effectués de façon gratuite. Ils répondaient à une motivation impliquant souvent une relation au sacré ou au prestige. En se fondant, avec toute la prudence requise, sur des analogies ethnographiques, on peut envisager que le dressage de certaines pierres a pu être en rapport avec la matérialisation du rôle social de certains individus vivants (« chefs », « meneurs », « dirigeants ») ou disparus (« ancêtres », « héros »). Le choix d'un matériau supposé imputrescible, la taille souvent supérieure aux dimensions humaines, la présence affirmée dans le temps et l'espace d'une stèle ou d'un corps de pierre, autant de caractères pour immortaliser un sujet, un événement, un système de

relations. Telle pierre a donc pour fonction le culte d'un personnage, d'une famille, d'un fait historique, telle autre témoigne sur l'emprise d'un groupe sur un lieu, tel monolithe peut être la concrétisation d'un « esprit » voire d'une divinité ou d'une idole. Le rituel du dressage de la pierre a donc un lien avec le pouvoir, le sacré ou la mort, parfois avec les trois. Ces diverses explications ne doivent pas pour autant faire table rase de justifications plus matérielles : indications de chemins ou de pistes (de transhumance ?), signaux d'aires de rassemblements périodiques, bornages, etc.

La fonction liée à la valorisation sociale ou au domaine du symbolique semble souvent confirmée par des travaux récents, conduits hors de l'espace méridional mais que certaines observations faites dans nos régions viennent conforter. On s'aperçoit souvent que tel menhir supposé isolé n'est en fait qu'un élément d'un système plus élaboré : jalon, alignement, monument complexe associant le monolithe à des structures de pierre ou de matériaux ligneux (poteaux, palissades) dont ne subsistent que les fosses ou les tranchées de fondation. Le menhir pouvait ainsi se trouver à l'origine au centre d'une aire sacrée dont les autres éléments ont par la suite disparu. Il peut dans le meilleur des cas en subsister un cercle de pierres, tantôt restreint, comme pour le menhir de Coumezeil à Rouffiac-des-Corbières (Aude), tantôt de large envergure. De fait les grands cercles de menhirs dressés du Languedoc oriental (par exemple Peyrarines) répondent à la même idéologie. Ce modèle est largement connu, en Europe du nord-ouest, où existent de nombreux « cercles de pierres », sortes d'aires cérémonielles, datables de l'Âge du cuivre, mais s'inscrivant dans une tradition plus ancienne de cercles matérialisés par des fossés, des poteaux ou des parois palissa-

dées. Certaines de ces structures pouvaient abriter des sépultures.

Terminons cette longue liste d'interprétations par la notion, souvent évoquée à propos des menhirs, d'un culte chthonien : la force vitale sortant du sol, générée par la Terre productrice. Ce concept va souvent de pair avec une explication de fertilité : la force virile, mâle, féconde, du menhir, parfois suggérée par une morphologie phallique, s'opposerait à la physionomie du dolmen, masse arrondie, sorte de ventre, camouflant un utérus où se retrouvent les défunts, retournés au cœur de la Terre d'où ils sont nés. Une sorte de complémentarité masculin/féminin, une explication structuraliste du mégalithisme.

Le menhir pourrait donc cristalliser plusieurs concepts : la fécondité de la terre créatrice en même temps que la puissance d'un sujet, d'un clan, d'un événement destiné à passer à la postérité. Car il est vraisemblable que la pierre dressée, à la signification parfois réinterprétée au gré des circonstances, a pu avoir une durée d'utilisation, de « fascination » plutôt longue. Elle a sans doute joué un rôle socio-religieux pendant plusieurs générations, sur la longue durée.

Autre difficulté de la recherche : la datation des menhirs. Faute de mobiliers associés clairement observés en place, l'âge des pierres dressées méridionales demeure flottant en comparaison de celui des tombes mégalithiques. Il serait tentant, par processus de complémentarité, de les attribuer à la même époque. Mais ce genre d'analogie est, scientifiquement, peu sûr. Certes, on verra que la plupart des statues-menhirs du sud de la France ont été dressées au IV^e et dans la première moitié du III^e millénaire, c'est-à-dire, en gros, à la même époque que les dolmens. Et il est vraisemblable que nombre de pierres ont été érigées à cette époque

là. D'ailleurs le voisinage immédiat de monolithes dressés et de tombes est éloquent : ainsi à Assier, dans le Lot. Mais pourquoi certains menhirs ne seraient-ils pas plus anciens ? On sait qu'en Armorique certaines stèles, souvent gravées d'ailleurs, ont été dressées antérieurement à la plus ancienne phase d'expansion dolménique, donc avant - 4500 : plusieurs ont été ensuite abattues, brisées, et utilisées comme matériaux de construction des tombes.

Or il existe, dans le Midi, des monuments qui s'apparentent aux stèles bretonnes anciennes. Ainsi le menhir de Malves, belle dalle de grès carcassien, haute de 5 m. Récemment Jean-Louis Voruz a attiré l'attention sur la morphologie de la pierre dressée de Combeynard à Barre (Tarn), plutôt haute (2,66 m) par rapport aux autres statues, et dont un épaulement semble dégager la tête. Mieux, ce monolithe comporte sur une face des motifs serpentiformes ou zigzagants qui s'apparentent à des décors d'inspiration atlantique. Ce n'est que dans un second temps que cette stèle serait devenue une statue-menhir. On aurait alors gravé sur l'autre face des emblèmes caractéristiques des statues méridionales : une crosse, une « pendeloque-poignard », une ceinture. Mais les crosses peuvent aussi être un marqueur chronologique plus ancien puisque la célèbre stèle de La Table-des-Marchand à Locmariaquer (Morbihan) en arbore plusieurs dizaines. Que penser alors de la datation des menhirs possédant un décor de crosse gravée ? À cette série d'arguments en faveur d'un âge ancien, on ajoutera la découverte sur le site des Rivaux à Espaly-Saint-Marcel (Haute-Loire) d'une pierre basaltique, haute de 2 m, à tête arrondie et à décor de cupules sur une face, plantée

dans une fosse attribuable au Chasséen initial, vers 4500 avant J.-C. Terminons enfin sur un exemple méditerranéen : en Sardaigne des menhirs ont été érigés à l'époque d'Ozieri (entre 4500 et 3500 avant J.-C.) sur le site du Monte d'Accoddi, près de Sassari ; ils seront abattus au Néolithique final pour laisser place à un monument cultuel d'envergure.

A *contrario* l'idée de menhirs d'âge tardif, postérieurs à la grande phase Ferrières-Fontbousse (- 3500/- 2500) n'est pas, également, à écarter. On a dit que les cercles de pierres des îles britanniques seraient, pour beaucoup, d'âge campaniforme. L'idée de dresser des monolithes ne s'est sans doute pas estompée brutalement à l'Âge du bronze. À l'Âge du fer, dans le Midi, d'autres stèles, souvent gravées de motifs géométriques, anthropomorphes ou zoomorphes, seront érigées sur certains oppida méridionaux : leur fonction sera funéraire ou cultuelle.

La répartition des menhirs méridionaux n'est pas étroitement superposable à celle des dolmens. Leur aire de plus grande densité se place dans la zone orientale des Grands Causses. Avec 150 monuments recensés (mais dont certains ont disparu), la région des Bondons (Lozère) est, à coup sûr, la plus dense de tout le Midi alors que ces monuments se raréfient plus l'on va vers l'ouest.

On ne connaît pas dans le Midi de ces beaux alignements ou groupements de pierres plantées qui ont fait la notoriété de Carnac (Morbihan) ou, en Méditerranée, de Palaghiu (Corse). Il a dû en exister comme le suggèrent les découvertes des Bondons ou des descriptions plus anciennes, moins contrôlables. Mais les destructions, naturelles ou humaines, ont sans doute beaucoup amoindri un patrimoine aujourd'hui

devenu relictuel. Pourtant la porte nous semble encore ouverte pour une réévaluation de ce capital et des révélations de monuments dont on n'a pas encore saisi l'agencement global et l'insertion dans le paysage préhistorique. L'exemple de La Cham-des-Bondons est révélateur. Des neuf menhirs signalés au début du siècle au col de Montmirat (Lozère), subsiste un seul monument. Même érosion au cause de la Fage : un premier groupement qui associait vingt-et-une pierres observées en 1940 est aujourd'hui réduit à quinze unités. Par contre une meilleure analyse — suivie de restauration — d'un second groupe à la Fage montre l'association d'un menhir («La pierre des Trois paroisses») à quinze pierres levées dessinant deux cercles concentriques. D'autres concentrations existent à La Vaissière (quarante unités repérées) ou à La Baraque-de-l'Air (une vingtaine de menhirs).

Dresser des pierres pour des célébrations diverses n'est pas, dans le Sud, un trait propre à la Préhistoire récente. À l'époque romaine on dressait des pierres à

la croisée de certaines routes. En Cerdagne de hautes bornes ont servi de marqueurs frontaliers à une époque récente. Aujourd'hui, çà et là, dans les jardins privés, les parcs ou les champs qu'on ne cultive plus, on prend plaisir à lever des pierres, l'homme n'ayant jamais perdu le goût du monumental rustique et le plaisir de maîtriser à sa guise le minéral. De tels comportements sont assez inquiétants pour les chercheurs qui, dans quelques décennies, établiront des inventaires de pierres dressées... d'une ancienneté toute relative. Une culture plus solide, fondée sur le respect des monuments préhistoriques, permettrait sans doute d'éviter de telles singeries.